

# L'été au pays, propos de jeunes issus de l'immigration turque

Beaucoup de jeunes issus de l'immigration turque nous disent qu'ils n'ont pas grand-chose à raconter sur leurs vacances, que c'est toujours la même organisation et qu'il n'y a pas de place pour leur avis ni leurs envies. Nous avons demandé à trois jeunes, une fille et un garçon devenus adultes et une jeune lycéenne de nous parler de leurs souvenirs.

par **Gaye Petek-Salom**,  
directrice de l'association  
Elele – Migrations  
et cultures de Turquie\*

Les vacances. Sujet étrange pour beaucoup de jeunes issus de l'immigration en âge scolaire. Les camarades de classe au retour de l'été racontent leur séjour dans une maison louée par les parents, leur voyage avec ces derniers, la "colo", ou encore, pour ceux qui n'ont pas pu partir, parlent des sorties occasionnelles en groupe et en famille. L'enfant dont les parents sont immigrés n'a le plus souvent que des souvenirs du pays d'origine à raconter. Presque toujours les mêmes vacances, avec les mêmes personnes, dans le même lieu, forcément celui qui vient combler la nostalgie de ses parents.

► **Zeliha, vingt-sept ans, originaire de Trabzon au bord de la Mer Noire. Elle a grandi à Quimper. Elle vit maintenant à Paris et travaille à Elele.**

Je suis arrivée bébé en France. Tous les deux ou trois ans nous allions au pays. Nous chargions la voiture et nous partions avec mes parents, mes frères et sœurs jusqu'à notre village d'origine, Sürmene, en restant juste quelques jours à Istanbul, où nous avons de la famille. Après la crise en Yougoslavie, nous avons commencé à y aller en avion et en autobus. Au début nous nous rendions chez mon grand-père paternel, mais plus tard nous avons eu une maison à nous.

Chez mon grand-père, c'était très rudimentaire, il n'y avait pas de douche, les toilettes étaient à l'extérieur. Je me souviens que l'on se versait l'eau en la prenant avec une sorte de tasse dans un sceau. Je me disais que leur mode de vie n'était pas fait pour moi. Ça me dégoûtait : le lait était tiré de la vache, salé, je trouvais ça abominable, je mangeais juste le pain. La maison était froide. Après, lorsque mes parents ont acheté un appartement, c'était mieux.

Les vacances, c'est simple, c'était quelques jours à Istanbul dans la famille et on traçait directement à Sürmene où l'on restait un mois et demi. Tout le temps à la maison, à recevoir des visites et à aller en visites. Le matin, j'aidais à préparer le petit déjeuner car on nous réveillait à 7 ou 8 heures au moment de l'appel à la prière du *muezzin*. On rangeait la chambre, on aidait au ménage de la maison – chaque jour cela prenait une ou deux heures. Il y avait toujours des invités au

---

\* 20, rue de la Pierre-Levée,  
75011 Paris  
Tél. : 01 43 57 76 28

déjeuner, donc il fallait aider ma mère. Après on ramassait la table et l'on recevait de nouvelles visites pour le thé de l'après-midi. Ces visiteurs, le plus souvent, restaient dîner et il fallait à nouveau faire la cuisine et l'on recommençait le lendemain. Voilà les vacances.

À Sürmene, il m'arrivait d'aider aux travaux des champs, porter les fagots, ramasser le thé, ramener les feuilles dans des paniers accrochés dans le dos. J'ai aussi des moments qui sont restés inscrits dans ma mémoire : j'ai peut-être quatre ans, je lave les chaussures en plastique de mon grand-père, il me gronde et me donne une énorme giflle parce que j'ai laissé de l'eau dans ses chaussures ! J'ai six ou sept ans, je revois mon père tapant ma sœur pour qu'elle mette le foulard, il veut montrer son autorité devant mon grand-père. Plus tard, ce sont les visites des *görücü*


(les marieuses) pour me prévoir un mari. Mais j'ai énormément discuté avec mes parents. Cette question est la seule sur laquelle mon père a bien voulu m'entendre. Maintenant, je crois qu'il me considère asexuée, il ne me fait aucune proposition. Il s'est

habitué à mon célibat. J'étais très résistante parce qu'à quatorze ans, j'avais été témoin des supplications d'une fille mariée de force. Je m'étais dit : *"C'est pas des parents ça, ils sont fous, je ne me marierai jamais avec un Turc."* Alors, ils ont arrangé le mariage de mon frère et de ma sœur, mais moi, ils ont fini par me laisser tranquille, ils me considèrent comme un garçon.

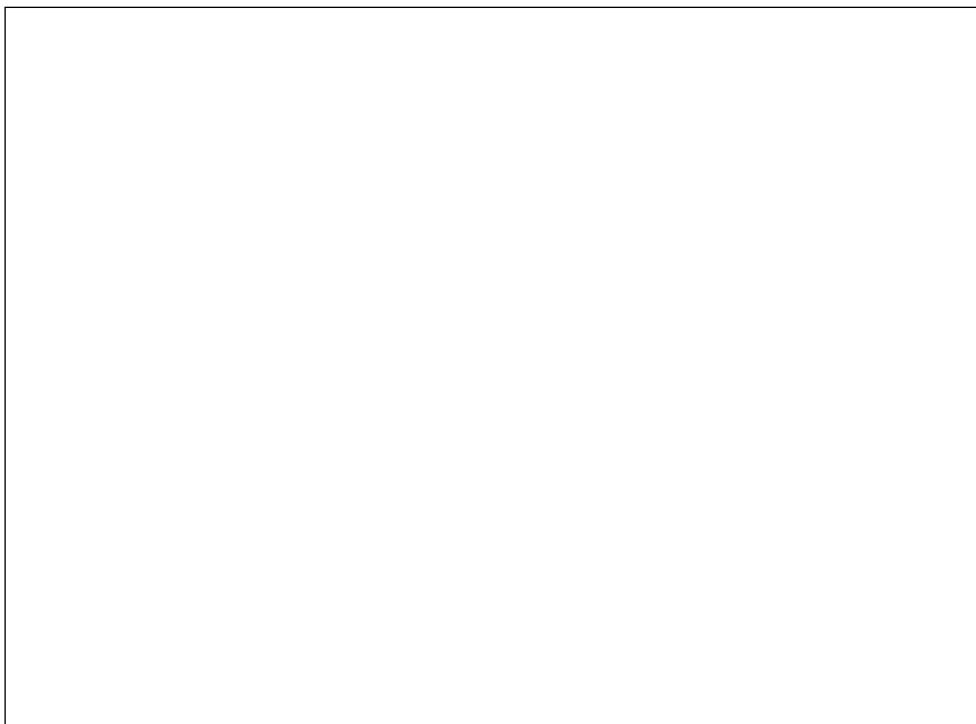
En 1992, à Istanbul, j'étais seule avec mon père et ma sœur, c'était en hiver, exceptionnellement, il faisait froid, on gelait et on ne chauffait qu'une pièce. J'étouffais, alors j'ai dit qu'il pourrait au moins nous sortir. À contrecœur, il nous a emmenées avec ma sœur voir la mosquée Sultan Ahmet. C'est lui qui a choisi. Arrivé là, il nous a reproché d'être en pantalon, sans foulard alors que je voyais plein de touristes comme ça. Ça nous a contrariées, on a prétexté que nous avions nos règles et nous n'y sommes pas rentrées. On a rebroussé chemin. Après, il a compris, il a fait d'autres propositions, mais j'ai toujours refusé.

Istanbul, je rêvais de la découvrir, mais je pensais que sa découverte était interdite. Mes tantes n'avaient jamais vu la ville et je savais qu'elles mourraient sans jamais l'avoir vue. Finalement, ma mère a eu de la chance de venir en immigration. Sinon, tu es une femme et tu es enterrée vivante.

Après, lorsque je travaillais dans une école, des collègues venaient de Turquie me racontant tout ce qu'elles avaient vu. Je rougissais, j'avais honte de ne pas connaître, je racontais des choses que j'avais vues dans les catalogues... Pamukkale, la Cappadoce, comme si je les avais vues. Je ne racontais pas mes vacances à moi car j'étais la

 *"On m'a parlé du monastère de Sürmene, que tout le monde va visiter, j'ai tellement eu honte, c'est à quatre kilomètres de mon village et je ne l'ai jamais vu."*

seule Turque européanisée et je ne voulais pas casser cette image. J'avais de la rage contre mon père, j'étais obligée de mentir. Il parlait tout le temps de la Turquie, aussi je ne comprenais pas pourquoi il ne nous la faisait pas connaître. C'est trop facile de dire qu'on est détachés de notre pays, c'est eux qui nous en détachent. Alors depuis neuf ans, je n'y suis pas retournée. J'ai dit à mon père : *"C'est fini, si j'y retourne ce sera seule, sans vous."* Même pour le mariage de mon frère, je n'y suis



© Franck Petit.

**À Sürmene,  
lorsque j'étais petite,  
il m'arrivait d'aider  
aux travaux des champs,  
de porter les fagots,  
de ramasser le thé..."**

pas allée. Je sais que mon père est fâché mais en même temps il se sent fautif, alors il se tait. Le Club Med, pour moi c'est Quimper. Mon détachement lui fait peur et puis ma mère commence à dire qu'elle n'ira pas non plus si je n'y vais pas. Quand je suis venue à Paris, c'est à Elele qu'on m'a parlé du monastère de Sürmene, que tout le monde va visiter, j'ai tellement eu honte, c'est à quatre kilomètres de mon village et je ne l'ai jamais vu.

**► Ali, vingt-sept ans. Originaire de Beyflehir en Anatolie Centrale. Arrivé en France à l'âge de quatre ans. Habite la banlieue parisienne. Il vient de terminer des études d'architecture.**

Nous allions tous les deux ans en Turquie en voiture, à six. Après, nous avons commencé à y aller en avion. D'abord à Istanbul et deux ou trois jours après, on allait à Beyflehir en autocar, ça durait dix heures. Parfois,

on prenait le bus direct dès la descente à l'aéroport. On a une maison à Beyflehir, mais toutes les familles immigrées se retrouvent au village. On avait aussi une maison au village, mais moi je dormais chez mon grand-père, une maison en bois qui faisait du bruit, je trouvais ça mystérieux. Jusqu'à dix ou douze ans, j'adorais car tout était permis, on faisait les quatre cents coups avec les copains, ce que je ne pouvais pas faire en France. J'avais davantage de liberté. Pas d'école, pas de contingence, et puis les parents avaient moins peur. C'est pas la cité. Je partais en pique-nique, je vivais dans la nature.

En France, je ne pensais même pas avoir le droit de demander à aller chez un copain. Mais vers quinze ans, ça devient plus difficile. Je faisais un programme avec les copains, mais il y avait des visites, et je devais rester là par politesse parce qu'on n'avait pas vu la famille et les amis depuis deux ans. Ce qui m'étonnait c'est qu'en Turquie on ne se voyait jamais avec les filles. Elles étaient de leur côté et nous du nôtre. À l'adolescence, tu n'as même pas le droit de les regarder. Tout le monde veille.

Mon père aimait bien voyager, alors il a commencé à nous faire visiter Konya, Izmir, Antalya. Une fois, j'avais seize ans, ma sœur aînée dix-neuf, on nous a autorisés à partir seuls à Antalya. On était déterminés, ils ont eu peur, mais n'ont pas refusé. On a été à l'hôtel. On s'est dit : *"On a le droit de choisir nos vacances."*

Mon père nous a emmenés aussi à la mer et voir les sites touristiques. Il disait : *"Vous ne connaissez pas le vrai patrimoine, je ne veux pas que vous le découvriez à la télé en France."* Il disait ça parce qu'on lui avait fait des remarques après une émission à la télévision française. Ça l'avait bousculé. On aimait bien s'habiller avec des vêtements pour touristes, les gilets et tout ça.

À dix-sept ans, je suis allé seul en vacances avec ma sœur et des amis. Cette fois, c'était à Istanbul. Je voulais me réapproprier ma culture telle que je me la représentais. Je logeais dans la famille, mon cousin me guidait au début, mais c'est moi qui choisissais d'après des guides achetés en France. J'ai eu ma première petite copine – c'était platonique – à Büyük Ada (la grande île de Marmara) ; on se tenait par la main, c'était la Turquie qui s'offrait à moi. On s'était imaginé coucher ensemble, mais je m'étais dit *"mon Dieu, si je fais ça, on va me flinguer"*, et j'étais très bousculé d'entendre une fille turque me proposer ça. Je passais des heures à l'attendre, parfois elle n'arrivait pas à s'échapper le soir, il y avait du suspense, ça me plaisait, je prenais des risques. Si son père nous voyait ! Je la déposais en vélo chez elle. On s'enlaçait, le soleil se couchait... l'odeur du crottin de cheval (il n'y a pas de voiture sur l'île) je n'oublierai jamais.

Dès la classe de troisième, j'ai décidé de faire architecture. Plus je regardais Istanbul, plus j'en avais envie. Je reprochais à mes parents de ne pas me l'avoir fait découvrir plus tôt. Je voulais rattraper le



*"Ma mère, elle a deux portes  
ouvertes, la Turquie et l'Allemagne.  
Moi je voudrais voyager,  
voir l'Italie, l'Espagne. Peut-être que j'arriverai  
à la persuader."*

retard. Je cherchais des références. Mes parents se sont excusés, ils ont dit qu'ils n'avaient pas compris. Maintenant lorsque mon père voit une émission sur Istanbul à la télévision, il me demande de lui apporter des compléments d'information sur l'histoire, l'architecture. Je lui

explique. Ce que j'ai appris tout seul et qu'il ne m'a pas donné, moi aujourd'hui, je le lui donne. Pour mon père c'est parole d'évangile. Il le "revend" à ses copains. Ma mère est moins sensible à tout ça.

Je suis devenu l'éducateur de mon père. Mes sœurs n'ont pas ce rapport. Mais je lui en veux de ne pas avoir partagé ces choses-

là avec moi plus jeune. Nous n'avons jamais été en vacances en France. Juste des visites à des amis à Rouen, ou on allait à Fontainebleau pour se balader. À l'école, les copains français trouvaient normal que les Turcs aillent en Turquie, et les autres chez eux dans le pays de leurs parents. J'avais juste un copain vietnamien avec des parents réfugiés, qui ne pouvait pas aller dans son pays. Je ne comprenais pas. J'avais été une fois en colonie à la neige, mon rêve aurait été de pouvoir y aller en famille.

Maintenant, je visite aussi la France et quand je raconte à ma mère, elle dit : *"On aurait dû découvrir ce pays, mais on ne l'a pas fait."* Ma jeune sœur, elle voyage seule ; elle a même été en Angleterre. Mes parents étaient inquiets, mais ils l'ont laissée. Elle s'est engouffrée dans la brèche de liberté que j'ai ouverte.

► **Sibel, seize ans, élève de seconde dans un lycée parisien. Née en France. La famille est originaire de Ordu. Cet été, elle est allée en Allemagne.**

Lorsque l'on va en Turquie, on prend l'avion jusqu'à Samsun ou Trabzon puis l'autocar jusqu'à Ordu. On va voir mes grands-parents maternels au village. Mais comme la maison est proche du bord de la mer, nous allons souvent à la plage.

Au début, j'ai eu du mal à m'adapter parce que ce n'est pas comme Paris, c'est vide, il y a du vide entre les maisons. Mais j'apprécie la liberté. À Paris, on est obligé de rentrer avant qu'il soit trop tard. Là-bas, on peut rester dehors jusqu'à 9 heures du soir, personne ne craint qu'il nous arrive des problèmes. Et puis, j'ai plein de cousines et cousins, on cause, on joue, on se promène. Mais je n'aimerais pas aller à l'école là-bas parce qu'ils ont des uniformes, nous on est en civil, quand tout le monde est habillé pareil, on repère tout de suite celui qui sèche les cours. C'est dur, c'est mieux ici. Et puis on a toutes les aides pour vivre mieux, là-bas les valeurs sont différentes, ils ont peu de moyens. J'ai une cousine qui est un peu jalouse, je le sens. Elle me demande si je préfère ici ou là-bas. Je dis que je préfère la France. Mais c'est une question difficile.

Cette année on a passé des vacances très différentes, nous sommes allés en Allemagne chez une cousine de Munich. On n'avait pas assez d'argent et puis on avait le chat, on ne pouvait pas le laisser longtemps. On l'a confié à Zeynep. En Turquie, ils auraient pas compris pour le chat.

C'était pas des vacances, la cousine elle ne connaît rien à la ville. Alors on a acheté un guide et on a visité des églises, des bâtiments. C'est comme Paris. Mais je n'ai pas aimé les gens, ils ne te disent ni "bonjour" ni "au revoir". Il y a beaucoup de choses à voir. J'ai vu les musées, j'ai visité Dachau au moins quatre ou cinq fois. C'est affreux. J'ai pris des photos. Et puis j'ai eu un caméscope, alors j'ai filmé parce

© Franck Petit.

que c'est dans nos cours, au programme, ça peut me servir. On a fait la connaissance d'une famille allemande. On a discuté, mais je ne me suis pas fait d'amis. Je me suis ennuyée, je n'avais pas d'amis de mon âge et puis il n'y avait pas la mer.

Ma mère, elle a deux portes ouvertes, la Turquie et l'Allemagne. Moi je voudrais voyager, voir l'Italie, l'Espagne. Peut-être que j'arriverai à la persuader. Je l'ai bien persuadée d'aller à Konya en Anatolie centrale, parce que j'avais appris cette ville en histoire. Alors elle a accepté un voyage touristique. D'Istanbul, je ne connais pas grand-chose, je voudrais bien voir les musées. Les copines, elles vont en colo-

**Pique-nique près d'Elbistan, Sud-Est de la Turquie. Vacances au village pour une famille qui a longtemps vécu à Lille.**



nie et puis les Portugais vont au Portugal, les Arabes en Arabie. Moi je voudrais comme Jules Verne faire le tour du monde, voir d'autres contrées, d'autres cultures. Je suis curieuse des gens et puis c'est amusant et ça permet d'apprendre.

J'aime bien Jules Verne, parce que c'est l'aventure. J'aime le changement. Si on va deux ans de suite en Turquie c'est trop. Il y a les téléphones portables maintenant, on peut se téléphoner, c'est pas la peine d'y aller tout le temps.

Par exemple, je voudrais voir Toulouse où une copine est partie, Dijon, parce que c'est la ville de Serap *abla*<sup>(1)</sup>, Angers à cause de Zeynep *abla*. Et puis Marseille, que j'ai vue à la télé, ça a l'air bien, il y a la côte. J'aime les côtes. J'ai bien aimé Deauville et Trouville. Il y a un temps, je voulais aller en Californie, mais maintenant les Américains, ils ne me tentent pas, les Anglais non plus. C'est un problème les vacances, surtout au pays parce qu'ils nous accueillent mieux alors on ne peut pas y aller les mains vides, on doit emmener des cadeaux. C'est fatigant. Les vacances, ça ne doit pas te causer de la fatigue, sinon c'est plus les vacances. ◀

1)- En turc, *abla* signifie grande sœur. Ce mot marque le respect dû à l'âge.



**Gaye Petek-Salom**, "Des gendres et des brus choisis au pays par les familles turques de France"  
▶ Dossier *Vies de familles*, n° 1232, juillet-août 2001

**Hansu Yalaz**, "Les jeunes originaires de Turquie en quête d'identité"  
▶ Dossier *Immigrés de Turquie*, n° 1212, mars-avril 1998

**Gaye Petek-Salom**, "Le parcours chaotique des familles turques en France"  
▶ Dossier *Histoires de familles*, n° 1185, mars 1995